

Gabrielle Roy, au lendemain du grand départ

Réjean Robidoux

Numéro 32, hiver 1983–1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40036ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Robidoux, R. (1983). Gabrielle Roy, au lendemain du grand départ. *Lettres québécoises*, (32), 17–19.

Gabrielle Roy, au lendemain du grand départ



La teneur propre de l'oeuvre m'a habitué de longue date à comprendre dans un sens personnel et à ressentir comme une occurrence intime tout acte inédit de Gabrielle Roy: un roman nouvellement paru, un événement important de l'existence...

C'est en rentrant d'un long voyage où j'avais, en partie marché sur les traces de certains personnages réels et romanesques, dans des sites aussi identifiés que la petite rue Deschambault de Saint-Boniface et les grands espaces des Prairies, que j'ai appris, une dizaine de jours après le fait, le décès de la grande romancière. Ce que je puis en dire en ce moment concerne moins la littérature que

la vie qui va et ressemble sans doute à ce que des milliers d'inconnus ont éprouvé, de leur côté, au départ d'une personne très chère qu'ils n'avaient jamais vue en chair et en os, mais qui tenait dans leur sentiment une place de choix. Cela appartient aussi un peu à l'ordre de la fiction, mais nécessaire, chargée de vérité et de chaleur humaine, et laisse toute critique littéraire loin de compte.

Personnellement, je dois le reconnaître, je reste assez limité au plan d'une certaine connaissance concrète de la personne dans son moi quotidien, plus ou moins accessible. Sauf pour quelques lettres de tractations de type strictement universitaire, échangées à deux ou trois

reprises, et une conversation unique au téléphone, voilà plusieurs années, il ne m'a jamais été donné de rencontrer Gabrielle Roy en tête à tête, alors que j'ai pris ce pli de la percevoir dans sa plus irremplaçable individualité au centre de son oeuvre et d'interpréter ses traits physiques à l'avenant. La suite des romans et récits se présente comme une petite galerie de portraits authentifiés où se discernent à la fois la continuité et la différence, synthèses diverses et concordantes où s'inscrit le passage du temps, dans le destin exemplaire d'un être très reconnaissable, depuis la belle jeune femme des années de *Bonheur d'occasion* et de *La Petite Poule d'Eau*, puis ce

qui m'apparaît le masque d'une énergétique maturité, expressément marquée par la réflexion métaphysique (*Alexandre Chenevert*) et par l'interrogation conjointe sur l'imaginaire autobiographique et la démarche artistique (*Rue Deschambault, La Montagne Secrète, La Route d'Altamont...*), jusqu'à cette figure émouvante de l'auteur de *Ces enfants de ma vie*, extraordinairement burinée, vieillie, ridée, mais d'une si vive intensité de regard et de sourire...

D'une étape à l'autre, j'y cherche et j'y retrouve la projection mutuelle et la signification de l'oeuvre et de l'être, de la même manière que Pierre Cadourai avait pu intégrer dans son portrait suprême sa montagne secrète et son caribou totemique. Et voici qu'éclate la nouvelle sans visage de sa mort physique, cependant que s'offre presque au même moment l'occasion, qui se voudrait compensatrice de lire comme un premier posthume son dernier récit paru, *De quoi l'ennuies-tu, Éveline?*, et de voir, de surcroît, *Bonheur d'occasion* devenu un film...

La sortie d'*Éveline* juste maintenant ne peut être le coup uniquement du hasard. Il est évident que ce récit, «écrit il y a une vingtaine d'années», comme le dit une note d'avertissement des éditeurs, «appartient au «cycle» de *Rue Deschambault* et de *La Route d'Altamont*». À

cause du temps où l'épisode se situe dans le devenir d'*Éveline* et parce que la personne narratrice (Christine, à coup sûr, même si elle ne se nomme pas) n'est pas présente dans l'aventure, il aurait été nécessaire, si l'auteur avait voulu joindre ce récit au recueil de 1966, de le placer chronologiquement après le climax d'*Altamont*, sur quoi sans doute il valait mieux terminer. Mais sait-on jamais? Gabrielle Roy a su, quand il fallait, jouer très subtilement avec le temps — l'avant et l'après — dans les différents récits de *Ces enfants de ma vie*. En tout cas, *Éveline* aurait fort bien pu, dans la lancée et le succès d'*Altamont*, former tout de suite après, à la même époque, un petit livre autonome, puisqu'elle le fait aujourd'hui. La raison est tout autre: dans mon registre de l'imaginaire, je me plais à penser que cette *Éveline* a été intentionnellement réservée comme la lettre d'un testament, et il aura fallu que l'auteur sentît sa fin toute prochaine pour tirer ce récit du secret, dans un geste de dévoilement semi-public, à destination des *happy few* d'un tirage restreint à 200 exemplaires.

Par rapport à l'ensemble de l'oeuvre, où un grand nombre d'histoires se terminent sur un départ, mise en route de la vie ou partance de l'au-delà, le message de cet ultime récit est significativement celui d'une synthèse et d'un aboutisse-

ment, puisqu'il joue à tous les niveaux (anecdotique, psychologique, esthétique, métaphysique...) sur le thème fondamental de l'*homo viator* (ou faut-il dire à présent : *persona viatrix?*)

Éveline, dans sa vieillesse, vit une grande aventure: elle effectue un voyage depuis le rude hiver manitobain jusque dans la Californie fleurie et découvre, chemin faisant puis au terme, bien plus que des sites merveilleux, des êtres humains chaleureux qui la comblent de leur sympathie, cependant qu'elle devient, elle-même, pour eux tous (comme Gabrielle Roy pour ses lecteurs) l'agent d'une joie profonde et essentielle.

Car cet autre voyage qu'*Éveline* accomplit du même pas jusqu'au fond de son passé personnel qu'elle ressuscite permet à tout le monde autour d'elle de retrouver son propre temps perdu et de résoudre, dans la durée heureuse de la rencontre, l'énigme du vivre.

Mais ce qui domine surtout le récit, c'est l'idée et la réalité de la mort (celle de Majorique, simple et sereine), considérée comme le grand élan et la leçon globale de la vie. *Éveline*, en définitive, sera venue participer au grand départ de son frère, fête digne et joyeuse de la réunion universelle, découverte de l'océan, projection confiante dans l'infini spiritualiste.

Dans la circonstance, ce n'est certes pas trahir l'esprit de Gabrielle Roy que de faire une lecture métaphorique de son récit et de l'y voir représentée. Nous pouvons ainsi rallier le vivant et fidèle cortège qu'elle a décrit et qu'elle s'est censément souhaité: «*Éveline* pensa que Majorique, en tête du défilé, devait sourire de triomphe. N'avait-il pas réalisé aujourd'hui le plus beau tour de sa vie? [...] Elle pensa un moment: «Majorique n'est pas mort. Il s'amuse à nous réunir de tous les coins du monde pour cette promenade magnifique.»

Adieu, donc, adieu, Majorique, *Éveline*, chère Christine, chère Gabrielle Roy...

Réjean Robidoux



Photo: Alain Stanké



En haut, à gauche, Gabrielle Roy et son mari le Dr Marcel Carbotte, à Delphes, circa 1965. En haut, à droite, Gabrielle Roy et son mari en compagnie de M. et Mme Jean-Paul Lemieux et de Madeleine Chassé (1979). Ci-haut, les mêmes en compagnie de Soeur Amanda Desharnais (1978). Ci-contre, la maison de la rue Deschambault, à St-Boniface.

Photos, gracieuseté du Dr Marcel Carbotte.

Photo: Athé